

CHANSONS DES ROYAUMES

PRÉFACE

Le *Cheu-King* ou *Livre des Vers* est le plus ancien recueil de poésies populaires ou, ce qui revient à peu près au même, anonymes.

C'est en effet Koung-Tzeu ou Confucius qui l'a formé, au VI^e siècle avant notre ère, après un triage dont il faut déplorer la sévérité ; sur huit mille petits poèmes, que l'on chantait à la cour de l'empereur et dans les états de ses vassaux, il n'en a gardé que trois cent onze. Selon l'historien Seu-Ma-Tsien, il prit soin d'éliminer tout ce qui faisait double emploi ou n'enseignait pas la vertu. C'est en moraliste qu'il s'est intéressé à la poésie, comme à toute chose. Il a voulu rassembler des textes édifiants, qui fourniraient aux maîtres de la jeunesse la matière de solides homélies. Satisfait de son ouvrage, il en recommandait la lecture à ses disciples : " Vous y trouverez de quoi éveiller votre esprit, éclairer votre intelligence, vous rendre sociables, miséricordieux, affectueux envers vos proches, dévoués à vos supérieurs. En outre, vous

y apprendrez les noms de bien des animaux et des plantes". (1)

Par bonheur, Confucius avait l'esprit assez subtil pour découvrir des intentions morales où personne ne les eût soupçonnées ; sans cette générosité d'interprétation, d'ailleurs, ce sont les huit mille chansons qu'il devait rejeter en bloc : destinées aux réjouissances du peuple ou aux fêtes du prince, elles ne s'étaient jamais, avant lui, souciées de justice, de chasteté, ou de fidélité. Mais tous les commentateurs chinois ont suivi les pieux errements du grand sage ; ils l'ont même dépassé ; ils ont rivalisé d'ingéniosité, ils ont fait assaut d'histoires et d'allégories. Elevé au rang de livre sacré, le *Cheu-King* s'est environné d'un amas d'exégèse qui a fini par en masquer complètement la vue. Nous qui l'étudions pour lui-même, et non en vue de notre perfectionnement, n'avons que faire de ces inventions. Le P. du Halde convenait déjà que "les interprètes chinois ne sont pas trop heureux à déchiffrer ces poésies ;" Giles, Terrien de La Couperie, et, en dernier lieu, Allen, ont osé se passer de ces guides trop prévenus, et s'en sont fort bien trouvés. La Chine moderne elle-même leur retire sa confiance : les éditions publiées sous la présente dynastie discutent et réfutent volontiers leurs allégations ; aujourd'hui les programmes de l'enseignement ont été changés de fond en comble :

(1) Liun-Iu, XVII, 9.

on n'étudie plus la morale dans les livres anciens, mais l'économie politique et la sociologie dans les ouvrages traduits de Montesquieu, d'Adam Smith, de Stuart Mill et de Spencer, ainsi que l'histoire, la géographie et les sciences. Le *Cheu-King* n'est plus une Bible ; en perdant son autorité, il retrouve sa grâce.

L'ouvrage se divise en quatre parties ; la première, *Kouo-Foung*, est affectée aux *Chansons des Royaumes*, c'est-à-dire aux chansons en usage dans les différents états de l'Empire. Elle comprend quinze livres, dont chacun est réservé à l'un de ces pays.

Les trois autres parties se consacrent aux rites de la cour impériale ; la deuxième, *Siao-Ia* ou *petites cérémonies*, donne les chants dont s'égayaient les festins ; la troisième, *Ta-Ia* ou *grandes cérémonies*, ceux qui accompagnaient les réunions des princes ou le culte des ancêtres, la quatrième, *Soung* ou *Eloges*, les hymnes dont on célébrait, en leur temple, la gloire des anciens souverains. La musique s'est perdue ; les paroles seules nous restent, sauf pour cinq pièces qui ne nous sont plus connues que par leurs premiers mots ; aucun nom d'auteur ne nous a été transmis : sans doute, au temps de Confucius, ces poésies, déjà très anciennes, étaient devenues un bien commun. Elles étaient populaires. Beaucoup d'entre elles cependant, surtout dans les trois dernières parties,

appartiendraient aujourd'hui au genre officiel. Elles n'en traduisaient pas moins un sentiment unanime, en un temps patriarcal où l'empereur et ses sujets avaient en effet mêmes mœurs, mêmes pensées et même volonté. Il y a cette seule différence que les chants de cérémonie et les hymnes nous transportent à la cour, au lieu que les chansons des royaumes nous mêlent presque toutes au peuple même. Ce sont deux aspects de la vie nationale, parfaitement concordants d'ailleurs, mais dont le dernier est plus pittoresque, et flatte notre goût de liberté. C'est pourquoi il a paru bon de tenter d'abord une traduction de cette partie, dont on trouvera ici les trois premiers livres.

Cette traduction ne se targue d'aucun autre mérite que d'être littérale. C'est en quoi elle se distingue de toutes les versions françaises qui ont été publiées jusqu'à ce jour, sans excepter celle du P. Couvreur (1896), la meilleure sans contredit, qui est encore une paraphrase. Les traductions anglaises de Legge et d'Allen sont sujettes au même reproche. On s'est attaché ici à suivre la strophe vers par vers, et la phrase mot par mot ; c'est à quoi s'était essayé déjà un lettré Chinois, qui signe des initiales V. W. X. ; mais il fait à la langue anglaise quelques violences dont on s'est efforcé de préserver le français. La construction chinoise n'est pas contraire à la nôtre. Il est vrai que le complément précède le substantif, mais il suit le verbe, qui se

trouve placé entre le sujet et le régime ou l'attribut, comme nous le voulons. La grande difficulté, c'est qu'il nous faut prendre un parti, entre les nombres, les genres, les modes et les temps. Le chinois peut à son choix préciser ces détails, par un jeu très complet de pronoms et de particules, ou s'abstenir. C'est ce que fait l'ancienne langue; elle signale l'essence et omet l'accident; de là un genre particulier de beauté abstraite et nue, dont aucune adaptation européenne ne peut donner l'image. Ainsi, dans la première pièce du premier livre, à la seconde strophe, rien n'indique ni le passé, ni la première personne du pluriel: le vers se compose de quatre mots, qui disent: *veiller, dormir, chercher, elle* (ou *il*). Encore l'infinitif est-il lui-même un mode, au lieu que le terme chinois n'apporte avec lui qu'un sens, indépendant de toute détermination grammaticale. La traduction proposée repose donc sur une hypothèse arbitraire; et elle n'a même pas l'ambition d'exprimer ce que le texte original aurait sous-entendu. Rien n'est sous-entendu. Quatre idées sont évoquées, d'autorité; l'esprit chinois des temps anciens ne demande rien de plus. Il juxtapose ces notions pures, sans nulle transition qui en affaiblirait l'éclat. C'est l'impressionnisme de la raison.

Une langue aussi concise, et qui, par surcroît, est monosyllabique, n'admet pas l'espoir d'une traduction qui en reproduirait les rythmes. Les

poèmes du *Cheu-King* sont écrits en vers de trois, quatre et cinq syllabes, parfois réguliers, souvent libres à ce qu'il semble, et rimés par intervalles seulement. On les a représentés par des vers français comprenant un nombre de syllabes approximativement double ; cinq ou six pour trois, sept ou huit pour quatre, neuf ou dix pour cinq. Mais il est des cas où l'on a dû sacrifier ce principe à l'exactitude de la traduction, nécessaire avant tout, surtout en un genre de poésie dont les Chinois eux-mêmes ne connaissent plus les règles.

Ces poèmes ont trait presque tous au mariage et à l'amour, ou bien au travail, qui sont les deux thèmes préférés de la chanson populaire. Comme toutes les chansons, ils usent volontiers du refrain ; le couplet lui-même est parfois répété, à l'exception d'un mot ou deux, qui changent, jetant sur la phrase entière un reflet nouveau. Des comparaisons rustiques, ou des paysages évoqués en manière de décor, disent une vie toute proche de la nature. Les sentiments sont doux, intimes et profonds. C'est une tendresse souriante, un dévouement secret, un amour reconnaissant, une tristesse sans révolte, une joie recueillie, une réserve, une délicatesse et une pudeur qui sont d'instinct, sans nulle philosophie. Ce peuple ennemi du trouble était prêt à recevoir une morale ordonnatrice ; et, si Confucius a eu le tort de chercher en ces chansons des enseignements explicites, il ne s'est pas

trompé en les proclamant salutaires. La grande paix chinoise est sur elles, et c'est une leçon qui à nous aussi ne sera pas inutile peut-être.

TCHEOU ET PAYS DU SUD.

I.

CHANSON DE NOCES¹.

*C'est le cri, le cri des mouettes
Par les îlots de la rivière.
Celle qui vit pure et secrète,
Bonne compagne pour le prince.*

*Diverses, les lentilles d'eau,
A droite, à gauche, sont flottantes.
Celle qui vit pure et secrète,
Nuit et jour nous l'avons cherchée.*

*La cherchant et ne la trouvant,
Nuit et jour nous avons pensé,
Si longuement, si longuement,
Nous tournant et nous retournant.*

¹ Les titres ont été mis par le traducteur.

*Diverses, les lentilles d'eau
A droite, à gauche sont cueillies.
Celle qui vit pure et secrète,
Luths et harpes lui font cortège*

*Diverses, les lentilles d'eau
A droite, à gauche sont servies.
Celle qui vit pure et secrète,
Tambours et cloches lui font fête.*

2.

APRÈS LE MARIAGE.

*Le dolic s'est répandu
Jusqu'au mitan de la vallée,
Et son feuillage est vert et dru.
Loriots sont allés volants
Se poser sur les bouquets d'arbres,
Et on entend leurs sifflements.*

*Le dolic s'est répandu
Jusqu'au mitan de la vallée,
Et son feuillage est fort touffu.
Je le coupe et je le fais cuire,
En tisse toile grosse et fine,
La porterai sans me lasser.*

*J'ai dit à dame gouvernante,
J'ai dit un mot de mon retour¹.
Un peu je vais laver mes robes,
Un peu je vais les nettoyer.
Quelles laver, et quelles non ?
Je reverrai mes père et mère.*

3.

L'ABSENCE.

*Je cueille, cueille la bardane,
Sans emplir mon panier penché.
Las ! mon ami est dans mon cœur !
Laisse mon panier sur la route.*

*Je monte à la montagne raide ;
Mes chevaux deviennent poussifs.
Alors, j'emplirai cette coupe d'or,
Pour me distraire de mon amour.*

*Je monte à ce faîte escarpé,
Mes chevaux noirs se sont faits bruns².
J'emplirai la corne du rhinocéros
Pour me distraire de ma douleur.*

¹ Il s'agit de la visite que la jeune mariée doit à ses parents après son mariage. Cet usage ne s'est pas perdu jusqu'à nos jours.

² C'est, disent les commentateurs, la fatigue qui a pâli leur poil.

*Je monte au haut du mont rocheux,
Mes chevaux sont tombés malades,
Et le conducteur est sans forces.
Ah ! combien, combien je soupire !*

4.

SOUHAITS.

*Au Sud est un arbre aux rameaux tombants,
Les dolics s'enlacent autour.
Notre princesse est notre joie.
Le bonheur, le calme et la paix pour elle !*

*Au Sud est un arbre aux rameaux tombants,
Les dolics s'entassent autour.
Notre princesse est notre joie.
Le bonheur, le calme et la paix pour elle !*

*Au Sud est un arbre aux rameaux tombants,
Les dolics s'enroulent autour.
Notre princesse est notre joie.
Le bonheur, le calme et la paix pour elle !*

(A suivre).

Louis Laloy.